

munèrent plusieurs jeunes filles ; puis il consacra à la reine des vierges cette intéressante portion de son troupeau, ces jeunes vierges destinées à devenir un jour des mères de familles édifiantes et chrétiennes. Après la messe ces enfans retournèrent dans le même ordre qu'elles étaient venues, conduites et présidées par leurs bonnes maîtresses. Ce pieux cortège parcourant les rues de la ville par cette matinée du beau mois de Marie avait attiré une grande foule à l'église et sur son passage : le gracieux et élégant costume des nombreuses pensionnaires de la Congrégation, aussi bien que leur extérieur modeste et recueilli attirait surtout l'attention. La cérémonie se termina vers 9 heures et demie.

Le R. P. Telmon, parti de Montréal le 16, doit s'embarquer à New-York jeudi prochain pour la France. Il va assister au chapitre général de la Congrégation des Oblats qui doit prochainement se tenir à Marseille. Ce chapitre, d'après les règles, doit être convoqué à des époques périodiques assez éloignées. Il est à la fois utile et honorable pour la maison du Canada de pouvoir envoyer son délégué en ce moment : on comprend aisément de quel avantage sera pour cette mission la présence d'un de ses membres influens dans le chapitre général, où les intérêts des différentes missions seront discutés. Le R. P. voyage aux frais de la Congrégation.

Nous espérons que les excursions des prédicans dans nos campagnes paisibles, chez cette population si morale et si religieuse, auront enfin un terme. La réception qui leur est faite à peu près partout les dégoûtera sans doute de ce métier, peu honorable en soi et dont les conséquences le sont moins encore. Ces gens qui prêchent si constamment la liberté de conscience et d'examen, l'inviolabilité du sentiment privé en matière de foi, le respect pour l'inspiration religieuse, devraient bien enfin profiter de leurs leçons respecter un peu les convictions des autres ; et ne pas user leur pauvre et inutile vie à vouloir arracher du fond des cœurs les croyances catholiques, les convictions profondes, bien autrement profondes, et raisonnées, et durables que ces prétendues inspirations de nous ne savons quel esprit qui souffle blanc et noir, tantôt une chose à celui-ci, tantôt une chose contraire à celui-là, aujourd'hui le pour, demain le contre, suivant qu'on est disposé et qu'on a bien ou mal dormi. Et qu'ici les partisans du libre examen et du miracle perpétuel, à l'ordre d'un chacun, de l'inspiration de l'esprit ne disent pas que nous les calomnions. Nous sommes dans la question bien tranchée du principe protestant, et nous ne faisons qu'en déduire rigoureusement les conséquences. Nous ne voulons pas un autre champ de bataille que celui qu'ils ont choisi ; et tant qu'il y aura au monde des protestans nous ne sortirons pas de là, nous ne cesserons de leur présenter, pour les combattre et les réduire à un silence logique et nécessaire, ce principe fondamental de leur réforme : Il faut lire la bible, rien que la bible ; il faut l'interpréter suivant son inspiration individuelle ; il faut examiner soi-même et ne recevoir l'explication et le sentiment de personne. Tout est là ; toutes les mille sectes protestantes sont là ; toutes les erreurs, toutes les aberrations, toutes les folies qui ont été débitées depuis Luther sont là : liberté d'examen et d'interprétation. Il y a plus : comme rien ici ne doit être ni raisonné, ni imposé par une autorité quelconque, mais inspiré, mais révélé, il suit évidemment qu'il y a dans chaque secte autant d'inspirations que de caractères, que de têtes, et ce doit être un phénomène que dix personnes seulement soient inspirées de la même manière sur les mêmes objets. Il y a plus encore : c'est que s'il existe réellement une seule église protestante dont les fidèles professent avec conviction une même croyance, c'est que par le fait ils ont abandonné le principe de l'interprétation individuelle, c'est qu'ils ont écouté et reçu une explication, une interprétation étrangère, celle de l'éducation, celle d'un ministre, celle d'un commentaire de la bible etc. ; c'est qu'ils ont cessé d'être partisans du principe protestant pour suivre dans la pratique le principe catholique. Un ministre qui prêche, un homme qui enseigne, un livre qui explique, c'est une autorité ; donc c'est une contradiction, c'est une protestation contre le principe fondamental du libre examen, de l'inspiration obligée, sacramentelle ; c'est une abjuration du protestantisme. Pour être conséquent un protestant doit lire et écouter sa bible, rien que sa bible. Nous défions tous les prédicans du monde de sortir de là sans devenir catholiques en principe, sans être obligés d'avouer qu'ils sont des personnages inutiles, voire des sacrilèges et des profanateurs, qui se mettent à la place de l'esprit qui s'est chargé de tout faire tout seul. Mais il faut prêcher, diront-ils ; c'est dans la bible. Tant pis pour vous si vous voyez cela

dans la bible : il n'y a que vous qui devez être embarrassés de ce mot là. Car s'il faut prêcher, cela ne veut pas dire qu'il faut lire la bible ; s'il faut prêcher quelque chose, c'est sans doute pour amener les auditeurs à des convictions, à des sentimens qu'ils n'ont pas ; s'il faut prêcher c'est sans doute une doctrine que n'a pas inspirée suffisamment la lecture de la bible ; s'il faut prêcher, où est l'inspiration et la libre interprétation de chacun ? Tant pire donc si vous croyez que la bible contienne l'ordre de prêcher : cette parole est la condamnation du libre examen, et vous devez la retrancher encore, la mettre au rang de tant d'autres vérités que vous ne voulez, que vous n'osez ni admettre dans vos bibles, ni prêcher dans vos sermons. Bon gré ou malgré vous, votre protestantisme doit être une religion muette, votre église une assemblée de solitaires et de contemplatifs qui attendent comme des derviches l'inspiration d'en haut, et qui peuvent penser, croire et faire tout ce qu'il auront jugé vrai et bon, sans que vous ayez le plus petit avis à leur donner ou le plus petit reproche à leur faire. Nous savons que vous n'aimez pas à être ainsi pressés, torturés dans cet impitoyable principe : nous savons aussi qu'on croit devoir tous les jours vous suivre hors de là sur des questions qui vous donnent plus de liberté de mouvement et où vos allures peuvent en imposer aux simples. Nous sommes loin de condamner ces discussions qui vous écrasent depuis deux siècles, quoique vous en disiez. Mais nous n'en voulons pas, parceque nous les croyons inutiles ; nous ne voulons pas discuter vos paroles parce qu'elles sont une contradiction : pensez ce que vous voudrez, mais ne l'imposez pas, ne le prêchez à personne ; vous attaquez votre église par là, vous faites un gros péché protestant. Il n'y a que nous qui ne soyons embarrassés d'aucune parole, d'aucune vérité de la bible : l'église nous les interprète, nous les explique, depuis tantôt deux mille ans, et jamais nous ne nous sommes trouvés mal à l'aise dans nos principes, jamais ils ne nous ont offert une seule contradiction ; et jamais non plus nous n'avons varié dans nos croyances et nos enseignemens. Avez vous été deux jours dans une aussi grande tranquillité ? avez vous été deux jours semblables à vous mêmes ? Votre histoire nous apprend que non, et vous mettez une persistance étrange à nous en convaincre de plus en plus.

Ainsi que penser de ces pauvres esprits qui s'en vont parcourant les campagnes, avec un sérieux digne d'une meilleure cause, prêchant n'importe à qui et n'importe quoi, tout en disant qu'il ne faut croire qu'à la bible ? Que penser d'un docteur médecin métamorphosé en docteur ministre, par la grâce des révolutions dans sa politique et dans sa pharmacie, qui débitait à St. Huges, il y a quelque tems, des sermons comme autrefois il débitait des remèdes ? Il a reçu aussi celui-là l'inspiration subite de l'esprit, car de connaissances théologiques il n'en peut avoir et du reste n'en a pas besoin. Il s'était fait précéder d'une jeune fille, inspirée elle aussi sans doute, et qui faisait la révérende aussi pertinemment que si elle l'eût toujours été. L'un et l'autre avaient été catholiques, de nom au moins, et ils avaient trouvé dans la bible (ce que c'est d'avoir de l'esprit !) que les catholiques étaient de misérables idolâtres, nullement chrétiens, et dans la voie de la damnation. Or, comme bien vous pensez, un homme aussi zélé pour le salut de son âme que notre docteur, un homme qui n'avait eu toute sa vie qu'une pensée, qu'un désir, un homme dont tous les sentimens, toutes les affections, toutes les paroles, toutes les démarches avaient pour but le ciel et la sainteté qui y mène, qui tremblait, à la pensée seule de s'égarer et de ne pas être assez agréable à Dieu, comme chacun sait et comme nous le savons nous en particulier pour avoir entendu ses édifiantes conversations du tems passé ; ce homme tout en Dieu qui disait l'Angelus et entonnait les litanies de la Ste. Vierge en pleine place publique, il n'y a que cinq ans, ce saint homme s'est trouvé justement inspiré en sens contraire quand ses représentations politico-religieuses ne rapportaient plus rien. Et, par une autre coïncidence admirable, il est inspiré comme cette révérende dont nous parlions plus haut, et comme un individu, son digne acolyte, qui voudrait bien savoir lire couramment, mais qui n'est pas moins un apôtre. Que pensez vous de cette trinité là ? Ils pensaient produire eux une profonde sensation dans leur excursion apostolique ; mais ils avaient compté sans le digne pasteur du lieu, qui n'eut besoin que de présenter à ses paroissiens le côté ridicule des personnages et de leurs prétentions pour les faire partir au plus vite.

Vraiment ces pauvres prédicans jouent de malheur. On nous citait récemment un autre trait de ce genre. Un Suisse, (car ce pays a le singulier monopole de fournir depuis quelques années des cargaisons d'apôtres-biblis-